Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 21

Artikel: Onna tsasse ao lion
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182309

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qu'il est temps de chercher un gîte. On était alors au printemps, la nuit s'avançait, et s'il fallait la passer à la belle étoile, une aube gelée pouvait être fort incommode. Archibald conclut que le parti le plus sage est de retourner au château de Belp. Mais quelque heureux que soit ce prétexte de retourner auprès de celle qu'il aime, Grandson se décide à ensevelir dans un éternel silence l'aventure du combat et se contente de l'abri que lui offre la cabane déserte d'un charbonnier.

Profondément endormi sur un tas de feuilles sèches, le maître et le serviteur reposent en gens qui savent ce que c'est que guerroyer, lorsque vers le milieu de la nuit leur sommeil est interrompu par les aboiements du chien de Grandson. Ils aperçoivent alors à la clarté de la lune, l'intrépide *Roland* dressé contre la porte, ouvrant son énorme gueule et faisant retentir la cabane du son de son énorme voix. Aussitôt Grandson saisit son épée, va droit à la porte, et suit, ainsi qu'Archibald les traces de *Roland* qui s'est élancé dans un hallier voisin. Bientôt ils le perdent de vue et regagnent leur gîte où ils passent le reste de la nuit. Le lendemain, Grandson s'aperçoit qu'on lui a enlevé, pendant la nuit, l'épée de Gérard, et trouve *Roland* étendu devant la porte et nageant dans son sang. Ce pauvre chien, échappé à ses bourreaux, est venu mourir près de son maître. Grandson l'entraîne au rivage et ne rejoint Archibald qu'après avoir vu le corps de l'animal disparaître dans les flots de l'Aar.

Outre l'incident que nous venons de raconter, nos voyageurs firent heureusement leur route jusqu'à Payerne où ils s'arrêtèrent quelques heures. Grandson se demande s'il ne conviendrait pas de passer la nuit dans cette ville où l'on cherche à le retenir; une pluie battante, une obscurité profonde, le croassement importun des corbeaux qu'Archibald a observé sur la route, tout semble se réunir pour l'y en engager. Mais l'âme d'un héros ne se laisse pas frapper par des augures sinistres; la pluie cesse, le vent s'apaise, un destin fatal l'emporte, et Grandson part vers le milieu de la nuit. Archibald, à qui le pays est parfaitement connu, choisit un chemin de traverse qui abrége la distance. Déjà ils ont fait quelques milles, lorsque deux hommes masqués sortant brusquement d'une masure avec des flambeaux poussent des cris dont les chevaux s'effraient tellement qu'ils se précipitent dans un ravin qu'ils côtoient quelque temps.

Un éclat de rire infernal applaudit au succès de cette abominable ruse.

Grandson quitte son cheval, l'attache aux broussailles, parvient à regagner la route, et, mettant l'épée à la main, poursuit l'auteur de ce méfait. Le fugitif jette son flambeau, prend à travers champs, joint la grande route et gagnant enfin le cimetière de Cheires, village au bord du lac de Neuchâtel, à l'instant où le fer vengeur est près de l'atteindre, il s'y réfugie devant une croix. A ce signe révéré, le courroux du chevalier se calmant tout à coup : « Va, misérable, s'écrie-t-il, Dieu garde Othon de sacrilége! cesse de trembler pour ta vie, mais je veux connaître les traits de ta figure scélérate et ne te quitterai que lorsque la lumière m'aura permis de les voir. »

En parlant ainsi Grandson saisit le perfide masque d'un bras vigoureux. Il n'éprouve d'abord qu'une résistance faible, mais bientôt Gérard dont le bras droit est en écharpe se défend des pieds et des dents; son masque se délie pendant la lutte, et les deux adversaires vont en se débattant jusqu'à la porte de l'église où la lumière d'une lampe qui brûle devant l'autel, éclaire les traits de Gérard qui s'écrie :

« Le temps t'apprendra ce que peut la haine; tu mourras de cette main que tu as percée! Deux fois j'ai manqué ma vengeance, si je la manque une troisième... » Et il disparaît.

A l'aurore, les paisibles habitants de Cheires, réveillés par Othon, l'aident à rechercher le corps d'Archibald. Le faible espoir qui restait au chevalier est bientôt déçu; on lui rapporte sans mouvement et sans vie les restes du plus fidèle des serviteurs, et après lui avoir rendu les derniers devoirs, il s'embarque navré de tristesse. (*A suivre.*)

ONNA TSASSE AO LION

On delon matin, à la pœinte dâo dzor, lo coumon senâvè à..... — « Quiète çosse, sè deziront lè dzeins? n'est pas la clliotse dâo fù, et ce bayi que l'ont à coumounâ à clliau z'hâorès, kâ n'ont rein publiï hiai aprés lo prédzo; dâi l'ai yavâi oquiè d'estra. »

Hommo et valets s'ein vont à la corsa vairè cein que l'est et trâovont lo syndico que sè dèmenâvè qu'on sorcier et que desâi : Que clliau qu'ont on fusi, onna carabina, dè la pudra et dâi ballès, aulont vito cein queri; l'âi ya on pecheint lion dein la pierrâirè, et du qu'on a douta lè lans, la bête ne pâo pas frou.

— Kâisi-vo, on lion! dé yo veindrâi-te et quoui l'a vu?

— Quoui l'a vu? l'est mè que lé vu, tsancro dè merdâo, et crâi-tou que iaré fé senâ lo coumon se n'été pas bin sû! dè yo ye vint, diabe lo mot yien sé.

— Ya prâo su onna ménadzéri pai Losena, deze on municipau; lo derrâi iadzo qu'ein né vu iena, ié bin trovâ que lè barreaux dâo lion étions bin petits et cein ne m'ébayè pas se l'ein a trossâ on part.

— Poru que cé lion n'aussè rein fé dè mô, kâ lo tsin à l'assesseu a rudo dzappâ sta né! mâ du la miné s'est kâisi.

— Prâo su que l'a étâ dévourâ et lè po cein que n'a rein mé dzappâ, deze lo cordagni.

Tsacon deze son mot, et à lè z'ourè, cè lion avâi dza escoffiï onna masse de bétès et dè dzeins.

Quant furont prêts, ye partiront, et po lâo bailli coradzo, lo syndico lâo desâi : Tot parâi quin honneu por no, quand lè gazettès deront que n'ein tiâ on lion et que noutrè noms seront marquâ déssus, kâ tiâ on n'or âo bin on lâo n'est què dè la moqua dè tsat à coté d'on lion.

Enfin l'arrevont pré dè la bête, ein gruleint on pou dein lâo tsaussès et l'ai iavâi ma fâi bin dè quiet. Lo syndico lè poustè on pou per tit lè cârros et s'avancè po vairè se lo lion étâi adé quie. Ye vouâité et lè z'autro qu'aviont dza ti armâ sé mettiront ein jou ein attendeint lo coumandèmeint. Lo tieu lâo z'allâvè coumeint la quiua d'n'a tchivra, quand tot d'on coup lo syndico criè :

— Arretâ, arretâ! l'a on collet . . . . . .

. . . . . .

L'étâi tot bounameint lo tsin dâo moulin que s'étâi dérotsi dein la pierrâirè ein fasein on n'escampetta âotrè la nè.

N'ein dio pas mé, sein quiet porrâi bin m'arrevâ pî qu'âo lion.

Un cheval qui s'emporte, cela se voit tous les jours; mais ce qui se voit assez rarement, c'est un cheval qu'on emporte. C'est pourtant ce qui est arrivé l'autre jour à Genève, rue du Mont-Blanc.

Un petit cheval corse, gros comme un terre-neuve, était attelé à un panier et refusait d'avancer. A bout de patience et de coups de fouet, le conducteur, robuste gaillard, détela le récalcitrant, le chargea sur son dos et le remporta à l'écurie au milieu d'une foule de gamins qui lui firent un cortége triomphal.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.